CARNET MONDAIN.

28 Janvier—Bal des Promothées.
1 Février—Bal des Atlantéens.
3 Février—Bal de Momus.
4 Février—The Carnival German.
7 Février—Arrivée de Rex.
7 Février—Procession et Bal de Prothée.
8 Février—Procession de Rex et Bal le Soir.
8 Février—Procession et Bal de Comus.

TEMPERATURE.

Du 27 janvier 1910.

Thermomètre de E.Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centgrade
7 h. du matin..	62	15
Midi.....	70	19
3 P. M.....	70	19
6 P. M.....	72	19

LES Récentes élections en Angleterre.

Les choses, dans le monde politique, se précisent chaque jour avec plus de netteté en Angleterre, bien que la situation n'ait pas encore revêtu un caractère définitif.

Les forces réunies du parti libéral des travailleurs et du parti des nationalistes donnent à la coalition 345 voix, c'est-à-dire plus de la moitié des membres de la Chambre des Communes.

Il ne saurait donc être question d'un gouvernement Unioniste ; et ce qui reste à déterminer, c'est la force exacte de chacun des partis formant la coalition.

Une majorité indépendante des Libéraux est également hors de question ; et il est aisé de prédire au gouvernement qui arrive au pouvoir une existence éphémère.

Les mieux avisés des Libéraux et des Unionistes ne se dissimulent pas l'inévitable conflit qui se produira, dans un avenir pas trop lointain, aux boites de scrutin. Les meneurs des partis ont déjà reçu l'ordre d'exercer la plus grande vigilance à l'égard de la marche des événements pour que ces partis soient en mesure de se montrer à la hauteur des circonstances, et faire appel au pays, le cas échéant.

On ne saurait douter que le succès des Conservateurs ait été grandement dû aux populations des districts ruraux qui sont favorables à des réformes gouvernemensales ; et les idées qu'ont ces populations seront inculquées aux populations des pays du Nord et de l'Ecosse avec l'espoir de gagner leurs territoires aux prochaines élections.

Les Libéraux, d'autre part, concentreront leur attention à l'éducation du pays sur la question du commerce libre et la restriction du veto à la Chambre des Lords.

Les difficultés que le gouvernement aura à vaincre seront nombreuses à la prochaine session du Parlement. Le parti des Travailleurs se propose de présenter un projet de loi sur le "Droit du travail" que le gouvernement a combattu à la session dernière ; et tel étant le cas, la chute du ministère pourrait bien suivre.

Tous les membres du Cabinet ont été réélus. Les libéraux comptent 233 membres à la Chambre ; les affiliés au parti du Travail en comptent 38 et les Nationalistes, 74 L'opposition, c'est-à-dire les Unionistes, eux, en comptent 255. Le premier ministre Asquith et le ministre de la guerre sont au nombre des réélus.

Dans un entretien qu'a eu hier M O'Connor, le président de la Ligue irlandaise unie de la Grande Bretagne parlant du prochain Parlement et de la politique et de l'influence des Nationalistes, a dit: "Il est absurde de prétendre qu'un ministère Libéral ne peut se maintenir avec une majorité considérable dans son sein, majorité qui serait en partie nationaliste.

Des nationalistes ont, avant ce jour, élevé au pouvoir des ministres conservateurs ; notamment en 1885 ; et des membres irlandais avec des opinions unionistes ont contribué à faire bien des fois des mrjorités conservrtrices.

ANECDOTE.

Un monument à Villiers de l'Isle-Adam, œuvre du sculpteur Frédéric Brou, se prépare. Il est d'une originalité un peu macabre; une femme nue—la gloire—arrache les planches d'un cercueil et le visage de Villiers apparaît. Ce monument s'élèvera, sans doute, place Saint-Pierre, à Montmartre.

A ce propos le sculpteur raconte cette anecdote, que nous lisons dans "Gil Blas" :

" Quand il s'agit de constituer le Comité, un jeune homme de Saint-Brieuc, patrie de Villiers, s'en fut à Paris trouver un poète chargé d'honneurs, qui s'écria dès les premiers mots : "Un monument, vous voulez élever un monument ? Oh ! renoncez-y, croyez-moi, et faites un buste, un tout petit buste, et s'il n'est pas ressemblant, vous savez, ça n'a aucune importance. Vous le mettrez à Saint-Brieuc, n'est ce pas ?"

Ce poète était revêtu d'un prestige quasi officiel. Il avait publié, aux frais de la République, un certain " Rapport sur la Poésie", qui témoigne d'un sens avisé des hiérarchies littéraires. Il y est parlé de Villiers comme d'un bohème bien curieux. En retour, M. Georges Leygues y obtient d'abondantes louanges. Ce n'est que beaucoup plus tard, cependant, que ce personnage devait donner de son génie des preuves certaines, en héritant de douze millions. Sa situation politique seule lui attirait alors les blandices du critique à tout faire. Coïncidence curieuse : ce critique, durant toute sa vie, s'efforça de mettre un bâillon à la renommée chaque fois qu'elle essaya de proférer le nom de Villiers, et ce nom fut peut-être le dernier qu'il prononça. Au sortir d'un dîner, il prit le train et se tua, comme on sait, en ouvrant trop tôt la portière. Or, pendant tout le repas, il s'était répandu en souvenirs sur son compagnon de jeunesse.

— C'était Villiers qui le tirait par les pieds, dit quelqu'un à Frédéric Brou, en apprenant ce détail.

APACHES.

Louis XIV crut, un jour, avoir trouvé le moyen de décourager dans Paris l'ingéniosité des apathes de son temps : ce fut d'incerdire l'extension démesurée de la capitale. La ville qui comptait environ un demi million d'habitants lui sembait assez grande, et il essaya, le 26 avril 1672, d'arrêter enfin son essor. L'émotion avait été vive, trois mois plus tôt, quand des bandits avaient mis le feu aux robes des spectatrices et aux justaucorps et aux manteaux des spectateurs sortant de l'Opéra.

Augmenter le nombre des sergents n'avait point paru inutile : on quadrupla le nombre des sergents à pied, et ils furent aussitôt 160 ; on sextupla le nombre des sergents à cheval, et ils se trouvèrent 120.

Et puis, on disposa dans les rues quelques lanternes. Aussi, le 3 décembre 1673, Mme de Sévigné et Mme Scarron, ayant soupé chez Mme de Coulanges, purent accomplir cette prouesse: ramener chez lui l'abbé Têtu, à minuit, tout au fond du faubourg Saint Germain. C'est à peine si ces lanternes avaient quelques petits inconvénients, que l'abbé Terrasson, mort académicien, en 1750, n'a pas manqué de nous dire. On ne craignait plus assez, gémissait l'abbé, d'être assassiné et les lettres en pâtissaient. Au lieu de regagner de bonne heure son domicile on restait dehors fort tard et l'on perdait le goût du travail. Il est vrai qu'entre deux lanternes il y avait encore plus d'un recoin obscur d'où l'on pouvait être assaillli. Et un bourgeois s'avisait-il de prendre un porte-flambeau de louage, il arrivait à ce porte-flambeau, d'assommer le bourgeois d'une main preste.

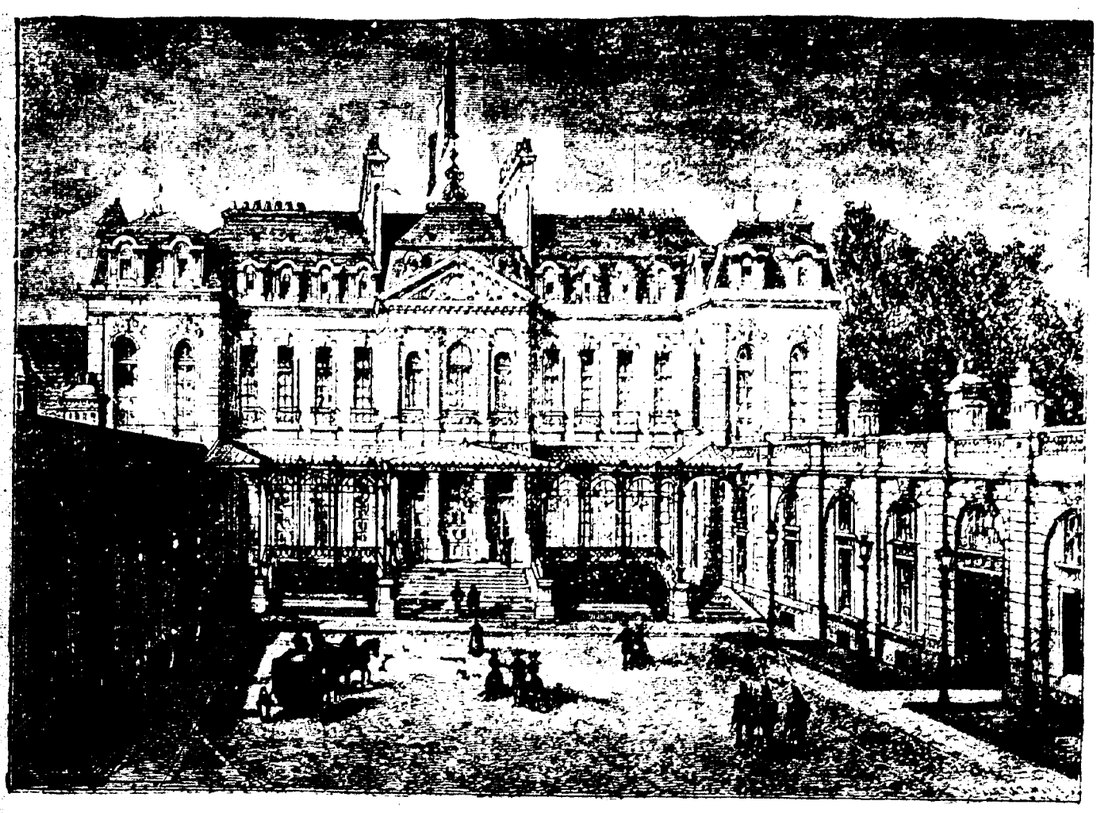
Sous Louis XVI, un joueur prudent, qui venait, en quelques minutes, de gagner au jeu des monceaux d'or, ne voulut se fier ni aux lanternes ni aux laquais. Il préféra se placer sous la protection d'une patrouille ; et la patrouille réussit, en effet, à tenir à distance tous les bandits. Elle n'admit la complicité d'aucun étranger et sut, à elle seule, dévaliser, très proprement, l'heureux joueur.

La génération qui fit la Fronde avait beau être héroïque, elle s'étonnait un peu qu'il y eût en trois mois de l'an de grâce 1643, 372 hommes assassinés à travers Paris et 14 dans la journée des Rois, en 1644.

Les apaches, au temps de la Régence, ne dédaignaient, pas plus qu'aujourd'hui, la parure d'un joli nom : ils s'appelaient Bel-Avoir ou Mon-Plaisir, l'Ami-du-Cœur ou Gâte-Lard, Eveille-Chien, la Douceur ou le Petit-Lézard. Le sexe aimable n'était pas oublié : les femmes d'apaches se nommaient la Brunette, la Petite Rousse ou la Blanche, la Belle Laitière ou la Grosse Poulaillère, sans parler de Fleur d'Epine ni de Madeleine Bastille qui n'était pas encore un omnibus.

Quelques-unes de ces dames mettaient leur coquetterie à rire en face du gibet. L'une d'elles nous conte Mathieu Marais, refusa son confesseur sous le prétexte qu'il était borgne. Il fallut en choisir un autre, qui s'attira ce compliment : "Pour celui-là, il est plus joli, je vais tout lui dire."

Un demi-siècle plus tôt, la Reynie avait cru faire beaucoup en fermant les écoles de spadassins. L'enseignement de ces écoles n'était pas tout à fait gratuit: il apprenait, pour trois sous, à tuer un homme.



PALAIS DE L'ELYSEE.

LE ROI D'ITALIE.

On raconte une anecdote qui montre bien la simplicité de mœurs du roi d'Italie.

Etant tout seul à la chasse, dans une région montagneuse de son royaume, le roi tua un chamois au fond d'un précipice. Un jeune paysan, témoin de ce coup, s'offrit pour descendre dans le gouffre et en rapporter l'animal tué.

—Bien, dit le Roi, je t'attends!

—Mais que me donnerez-vous si j'y vais ?

— Que veux-tu ?

— Une lire et la moitié de votre déjeuner !

— C'est bien tu les auras.

Le gamin descendit prestement et revint chargé du chamois. Il déposa son fardeau et s'assit auprès du Roi, attendant le déjeuner promis.

Le souverain lui donna la lire convenue puis, sortant ses provisions, les partagea en deux parts.

Mais la mine du jeune garçon s'allongeait; il se leva et tourna dédaigneusement le dos quand le Roi lui tendit sa part qui consistait en un gros morceau de pain noir et un oignon cru.

—Je croyais que vous étiez un grand seigneur, mais je vois que vous êtes aussi pauvre que moi ! dit le jeune paysan en s'éloignant, je vous tiens quitte !

La Chapelle Napoléon.

Le général Niox, qui dirige et organise avec tant de zèle le musée de l'Armée aux Invalides, vient d'inaugurer ce qu'il appelle "la Chapelle de Napoléon."

Dans l'ancienne chapelle Saint-Nicolas, à droite du chœur de l'église Saint-Louis, et indépendante de cette église, le général a réuni les souvenirs du tombeau de Sainte-Hélène et du retour des cendres.

Il y a là : le poêle en velours violet, brodé d'or et partagé par une grande croix blanche, qui recouvrait le cercueil sur la "Belle-Poule" et à Paris ; le masque de Napoléon moulé par le docteur Antomarchi quelques instants après la mort de l'Empereur, le sarcophage de cuivre qui recouvrait le cercueil pendant le voyage, la couronne offerte par la ville de Cherbourg et enfin les trois dalles de pierre grise, larges et lourdes, qui marquaient, à Sainte-Hélène, la place du tombeau, entourées d'une simple grille en fer, de quelques cyprès et de deux saules.

Pas un nom sur ces pierres où les fidèles du grand Empereur voulaient inscrire ce simple nom: NAPOLÉON. Hudson Lowe exigea qu'on ajoutât : *Bonaparte.* On s'indigna, et il n'y eut aucune inscription, rien, et ce rien était plus grand que les inscriptions les plus fastueuses.

Lamartine et Manzoni, en italien, dans sa poésie, ' Il cinque Maggio", ont admirablement traduit cette grandeur.

THEATRES.

TULANE.

Lillian Russell n'aura pas lieu de se plaindre de la huitaine qu'elle aura passée à la Nouvelle-Orléans cette année ; elle y a retrouvé ses succès anciens.

Déjà à ce théâtre a commencé la vente des places pour les représentations du *Little Nemo* la semaine prochaine et la suivante.

La musique de *Little Nemo* est charmante ; elle est gaie, entraînante, empoignante.

CRESCENT.

Encore quelques représentations de *The Girl from Rector's* et la scène du Crescent sera cédée aux comédiens de la troupe de Buster Brown dont Miss Anna May Rice est une des meilleures artistes.

ORPHEUM.

La troupe qui depuis dimanche dernier se fait applaudir au théâtre de la rue St Charles, n'a pas épuisé sa vogue, car hier soir encore, la salle donnait malaisément place à la foule qui s'y pressait.

Mais cette vogue est légitime, il faut en convenir, car dans la troupe tout des sujets du mérite le plus réel.

Théâtre de l'Opéra.

L'opéra de Verdi, *Rigoletto*, sera chanté ce soir pour la seconde fois, par MM. Zocchi, Hensatto, Huberty, Lucombe, Geoffray, Levain et Mmes Rolland, Sterckmans et Mea. Au premier acte, grand ballet-divertissement.

Aïda, demain soir, avec MM. Escalais, Hensatto, Huberty, Cargue, Demedy et Fierens.

Dimanche, le jour, *La Navarraise* et *Haensel et Cretel*; le soir, *Les Dragons de Villars.*

Nos richesses forestières.

Nos richesses forestières font l'objet d'une consultation qui a lieu dans le moment en ville entre les représentants des divers Etats du Sud.

Ces représentants siègent à l'Hôtel Grunewald et ont favorisé à leur réunion hier, la recommandation aux assemblées générales de leurs Etats, d'une législation uniforme tendant à la conservation de nos forêts.

Il a été suggéré que chaque Etat émit individuellement des bons dont le produit serait affecté à l'achat de terres que l'on reboiserait.

Cinq Etats sont représentés à la conférence; la Louisiane l'est par M. Henry E. Hardtner et M. Fred. J. Grace, enregistreur des terres d'Etat; et le premier de ces messieurs a été élu président de l'assemblée.

L'achat d'un terrain.

Le comité de Police et des Edifices publics a décidé à sa réunion d'hier, d'aller voir demain le terrain qu'il est question d'acquérir pour y construire une école publique à l'arrière partie du quatorzième arrondissement.

Nous l'avons déjà dit, le terrain est situé dans le carré borné par les rues Poplar, Pine, Jeannette et Lowerline ; et l'ordonnance dont le Dr. Roussell est l'auteur autorise l'achat du terrain au prix de $14,000.

Electrocution accidentelle.

Une dépêche reçue hier en ville, a fait savoir au bureau de la "United Fruit Company" qu'à Swan Island, un opérateur du télégraphe sans fil James Albert Jackson en l'emploi de la compagnie avait été, le 23 du mois, électrocuté accidentellement. Son corps a été inhumé sur l'île ; mais aucun autre renseignement n'est donné quant à l'accident.

Les Elfes d'Obéron à l'Opéra.

Tableaux Vivants et Bal.

Mlle POLLY GORDON, Reine :

Mary Stanton, Hallette Barrow et Amélie Baldwin, demoiselles d'honneur.

Cour de l'année dernière

Mlle LAURA MERRICK, Reine :

Anita Borman, Jessy Tebo, Mabell, demoiselles d'honneur.

Toujours réussie, toujours belle et brillante la fête que donne chaque année à pareille époque la Société des Elfes d'Obéron, génies de l'air.

Obéron a été, cette année encore, aussi heureux dans l'exécution que dans le choix de son sujet : "The Tale of the Mistletoe" ; l'Aventure du Gui.

Cinq tableaux ont été représentés, tous d'une indescriptible splendeur: "L'audience du Roi", "Le Rêve", "La fin du voyage", "La Princesse endormie", "La découverte du Gui".

En deux mots, c'est l'histoire d'un prince en proie à une tristesse profonde que seul parvient à dissiper le Gui qu'il cherche pendant des années en vain, et qu'il finit par découvrir au fond de l'Inde. En même temps qu'il découvre le Gui, il rencontre une princesse dont il s'éprend et qu'il épouse.

COMITE DU BAL.

MM. W. C. Dufour, président ; MM. Hardie, Jos Bayle, Guy Hopkins, Leigh Carroll, Dr Louis J. Gelpi, J. T. De Buys, G. Coiron, T. Miller Gordon, T. L. Airey, Arthur Lacour, George Sauvier, H. P. Dart, Jr., Allain Freret, Dr. Sam Logan, Felix Puig, H. N. Moore, Edmund Phelps, Ashton Collins, Watts K. Leverick, Robert Robinson, C. P. Ellis Jr., Dr. Gordon King, John W. Fairfax Jr., B. C. Perkins, H. B. Lacey.

COMITÉ DE RÉCEPTION.

MM. E. T. Merrick, président ; D. D. Curran, F. C. Stouse, George Kausler, R. S. Charles Jr., Bussière Rouen, R. N. G. Smith, A. G. Tebo, J. R. Norman, Henry L. Richardson, Numa Livaudais, F. J. Eldridge, S. B Cleveland, R. G. Guerard, T. J. Stanton, J. F. Coleman, H. Brittin, Dr E. Denegre Martin, Laren J. Bradley, H. F. Baldwin, Dr King Logan, R. B. Eskridge, Anderson Offut, J. M. Pagaud, Dr Jos Hume, Emile Legendre, E. T. George, Dr H. D. Bruns, Lucius C. Flenny.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 76 Commencé le 29 Octobre 1909

DEUX PASSIONS

GRAND ROMAN INEDIT

PAR

CHARLES MÉROUVEL

TROISIÈME PARTIE

Un drame du mariage

VIII

LES IDÉES DE RAUL TAVERNIER

(*Suite.*)

Un écervelé qui n'avait pas voulu se contenter de la vie enchantée qu'il aurait pu mener avec une femme comme Suzanne, une fillette comme Georgette, cet ange du bon Dieu devant lequel il aurait dû se mettre à genoux, et des amis comme ceux qui l'entouraient, là présidente qui l'aurait aimé comme un fils si elle eût vu Suzanne heureuse, les Glatigny si honnêtes et si pleins de cœur, et lui enfin, le vieux docteur, riche et bienveillant, un véritable oncle à succession, qui n'aurait eu rien à lui refuser !

—En avait-il tiré un assez bon numéro, ce gredin-là ! dit-il tout haut en se croyant seul.

Et il avait tout gâché, tout galvandé !

Il avait tout brisé autour de lui, espoir, affection et confiance, pour aboutir à un désastre qui dépassait de mille coudées les misères et les difficultés que sa conduite pouvait faire redouter !

Et pourquoi ?

C'était le point d'interrogation que le vieillard se posait avec autant d'inquiétude que d'insistance.

Oui, pourquoi ?

Quel démon l'entraînait à chaque instant dans ce Paris auquel il avait feint de renoncer depuis quelques semaines ?

Pourquoi cette comédie des aveux d'une perte d'argent dissipé dans de fausses spéculations, avec des signes mensongers de repentir ?

Pourquoi cet apparent dégoût de ses voyages si fréquents autrefois quand, presque chaque jour, il envoyait des lettres destinées sans doute à le remplacer et à prononcer des paroles qu'il n'osait porter lui-même à leur destination ?

Pourquoi ne confiait-il jamais ces courriers clandestins à ses domestiques, sinon parce qu'il redoutait d'être trahi par quelque imprudence?

Cela, Louise, l'ancienne femme de chambre de la Coudraie, l'hôtesse du Lion d'argent, l'avait affirmé cent fois à Jacques d'Angeville et à Jean de Vrigny, et tous les amis de la malheureuse Suzanne, mis en éveil par le naufrage d'Etelan, en étaient frappés.

Enfin, pourquoi ces précautions et qui voulait-il donc abuser ?

Le docteur Bernay en était aussi préoccupé que les autres, et depuis quarante-huit heures, ses défiances allant en augmentant sans cesse, il avait pris un grand parti, celui de s'éclairer et de tout savoir.

Il aurait bien à surmonter quelques difficultés pour y parvenir, mais il comptait en triompher.

D'ailleurs, il possédait le nerf de la guerre, l'argent !

Depuis un demi-siècle, il entassait des économies dans ses coffres, sans avarice, par la force des choses, parce que, tout en étant extrêmement généreux, dans ce riche pays où il y avait si peu de besogneux, il ne savait à qui donner.

Dans l'enthousiasme de sa résolution, il sauta à bas de son lit avec une agilité de jeune homme, tandis que Gredel était occupée dans son cabinet de toilette, endossa prestement une large robe de chambre et glissa ses pieds dans de confortables pantoufles.

—Nous verrons bien, pensa-t-il, et pas plus tard qu'aujourd'hui je vais entrer en campagne!

Vingt minutes après il était beau comme un notaire qui va rédiger le contrat de mariage d'une demoiselle du grand monde et il se présentait à la porte de sa pupille, mais d'un pied léger, en évitant de faire le moindre bruit.

Colette occupait une petite chambre placée auprès de la grande, dans un pavillon situé en retour à l'extrémité du manoir.

Le vieillard lui demanda :

—Suzanne ?....

—Elle dort toujours.

—Tant mieux. Je descends. Je la verrai dès qu'elle s'éveillera ; vous me préviendrez, Colette !

—Oui, docteur.

—Et surtout ne laissez pénétrer personne auprès d'elle.

—Même son mari, docteur ?

—S'il vient, vous ne la quitterez pas ! Laissez votre porte ouverte.... Vous entendez ?

—Oui, docteur.

Il descendit.

Au moment où il sortait de sa maison pour se rendre aux communs et donner ses ordres, Georges Dufresne arrivait à la barrière sur sa bicyclette.

Il alla à sa rencontre du vieillard, et doucereusement il lui demanda :

—Suzanne va mieux, docteur ?

—Un peu.

—Puis-je la voir ?

—Je viens de poser la même question à sa femme de chambre. Pas moyen, elle dort. Elle a passé une assez bonne nuit. C'est la première depuis....

Il hésita et ajouta:

—Le triste événement que vous savez et dont elle sera longtemps inconsolable.

—Quand pensez-vous qu'elle se décidera à rentrer à la Coudraie ?

—Je n'en sais rien et je comprends sa répugnance pour cette malheureuse maison qui lui rappelle de si désolants souvenirs.

—Cependant....

Le docteur se redressa de façon à ne pas perdre un centimètre de sa petite taille.

—Voudriez-vous dire qu'il serait plus convenable qu'elle demeurât dans une autre maison que la mienne? demanda-t-il.

—Mon Dieu, fit Dufresne avec un certain embarras, je ne vous cacherai pas, docteur, que je le trouverais préférable à tous égards si la maison qu'elle choisissait était la mienne ou la sienne.

—Parbleu ! il faut en convenir, vous avez parfois de singulières idées ! Que verrait-elle dans les fenêtres de la vôtre ?.... L'endroit sinistre où sa fille et cette pauvre femme que nous aimions tous ont sombré dans la Seine, par votre faute sans aucun doute. Triste spectacle, monsieur !

—Docteur !

—Laissez moi finir ! Et dans la sienne que retrouverait-elle ? Mille souvenirs de sa Georgette qui réveilleraient en elle des douleurs qui ne sont pas près de s'éteindre. A vrai dire, je ne pense pas qu'elle s'y décide de sitôt et, pour mon compte, je me permettrai de ne pas le lui conseiller.

Georges Dufresne avait pris une fleur à l'un des rosiers qui se trouvaient auprès de lui et la déchiquetait avec un dépit croissant, comme s'il eût essayé de passer sa colère sur cette rose, n'osent la laisser éclater en paroles qu'on ne saurait reprendre dès qu'elles ont été prononcées.

Il murmura de nouveau :

—Cependant....

—Expliquez-vous avec franchise.

—Vous venez de me dire, docteur, ce que Suzanne trouverait dans sa maison ou la mienne, mais je puis vous affirmer qu'elle n'y verrait pas les visiteurs qu'elle reçoit librement ici.....

—Lesquels ?.... Des amis ? Son frère ?

—Etrange fraternité que celle de M. d'Angeville qui a commencé par être son amant.

—Vous vous trompez, monsieur, et je serais presque tenté de m'exprimer sur un autre ton.

Dufresne éleva la voix :

—Dites-moi donc, s'écria-t-il, que ce n'était pas lui qui se trouvait à la Coudraie le soir du mariage de Suzanne, là où vous l'avez retrouvée sans connaissance !....

—C'était lui en effet ! Mais ni lui ni celle qui se donnait à vous n'ont eu rien à se reprocher. Elevés l'un auprès de l'autre dans l'ignorance d'une parenté que le marquis, leur père, se refusait à révéler, ils étaient entraînés par un courant de sympathie facile à comprendre.

Le vieillard s'anima d'un degré de plus et continua :

—Puisque vous voulez donnaître la vérité, je vais vous la dire. M. Jacques d'Angeville n'avait que des sentiments de respect pour Suzanne. Il ne voulait pas en faire sa maîtresse, mais sa femme ! On fit comprendre à cette malheureuse enfant que ce mariage n'aurait jamais l'assentiment du marquis. C'est alors qu'elle se décida à vous épouser, avec la volonté d'être ce qu'elle est restée toujours, une épouse modèle et une femme irréprochable. Désespéré de ses refus, Jacques d'Angeville s'expatria. Vous savez le reste. Ce que vous ignorez encore, je peux vous le révéler, puisque Jacques vous l'a dit lui-même. A